

## Lecture symbolique d'un espace insulaire

«Le Robinson suisse» de J.-D. Wyss

L'œuvre célèbre de Daniel Defoe, *Robinson Crusoe*, parue en 1719, obtint immédiatement la faveur du public. L'auteur lui-même composa rapidement une suite aux aventures de son héros et ne manqua pas de profiter d'un filon qui lui procurait d'appréciables avantages financiers. Ne nous étonnons pas que le mythe de l'île déserte inspire aussi de nombreux littérateurs jusqu'à nos jours. Au XVIII<sup>e</sup> siècle en particulier, le roman géographique est un genre florissant de la littérature des voyages. N'est-ce pas de l'exotisme philosophique ou sentimental éveillé de curiosité que sortira beaucoup plus tard une véritable géographie scientifique?

Defoe se départit difficilement d'intentions moralisatrices. Ayant tâté dans son jeune âge de l'état de pasteur, il place au centre des aventures de Robinson l'expérience d'une religiosité «naturelle». Celle-ci émane des difficultés de la vie auxquelles se confronte le naufragé, non sans quelques artifices calendaires et coïncidences tirées de la Bible. L'intérêt des livres écrits par Joachim Heinrich Campe et par Johann David Wyss est ailleurs. Sans doute, l'éducation morale est-elle primordiale chez ces deux pédagogues. L'auteur du *Robinson allemand*, paru en 1779, cherche à faire naître chez ses lecteurs des sentiments de dévotion et de piété (CAMPE, 1788). Continuateur de Basedow, Campe concrétise le vœu exprimé par Rousseau au livre troisième de *l'Emile*: faire de *Robinson* le manuel unique servant tout à la fois «l'amusement et l'instruction» (ROUSSEAU, 1762). Campe innove aussi en racontant *Robinson* sous la forme d'un dialogue à épisodes entre un père de famille, des enfants, des amis. Contre les tendances psychologisantes de son époque, au lieu du «monde chimérique et pastoral qui n'est nulle part», Campe s'intéresse au «monde réel» et à «l'état primitif de l'homme».

*L'Emile* et le *Robinson allemand* ont vraisemblablement inspiré Johann David Wyss (1743-1818). Ce pasteur bernois fut aumônier d'un régiment au service de la Sardaigne avant d'obtenir un poste à la collégiale de Berne. Veuf à trois reprises, il se consacre activement à l'éducation des quatre enfants qui lui restent sur sept naissances (ISCHER, 1912). La Robinsonnade composée pour sa petite famille, il l'écrivit vraisemblablement entre 1792 et 1798. Son jeune fils Johann Emmanuel illustre le manuscrit de sépias originales. Johann Rudolf Wyss, un autre fils, lui-même profes-

seur de philosophie et poète apprécié en son temps, prend l'initiative d'éditer en 1812 le livre familial en y apportant des corrections formelles (WYSS, 1812). La trame narrative est très simple, l'intrigue entièrement fictive, les personnages autobiographiques. Au cours d'un voyage, la famille du pasteur se retrouve sur une île, seule rescapée d'un naufrage. Comme le Robinson de Defoe, elle tire du navire échoué un abondant matériel avant d'entreprendre l'exploration et la mise en valeur du territoire insulaire.

*Le Robinson suisse* connut un succès remarquable. La première traduction française paraît déjà en 1814 à Paris sous la plume d'Isabelle Polier de Montolieu (MONTOLIEU, 1814). Les éditions s'en succèdent au point que la traductrice publie en 1824 un complément à l'histoire. J. R. Wyss à son tour remanie l'édition allemande en 1826-27. L'œuvre y perd spontanéité et fraîcheur. C'est pourquoi, sauf mention, nous nous tiendrons au contenu de l'édition allemande originale publiée en 1812-13. D'autant que les versions ultérieures recèlent un fatras d'épisodes à sensation, une certaine mièvrerie sentimentale qui trahissent les intentions primitives. L'iconographie des éditions du XIX<sup>e</sup> siècle mériterait une étude pour dégager une évolution significative: des vignettes larmoyantes de l'édition de Charles Nodier (NODIER, 1845) aux illustrations conventionnelles des éditeurs allemands dont les accents nationalistes sont étrangers à l'original. Notamment, les images de l'épisode final: on y donne le nom de «Nouvelle Suisse» à la colonie qui voit affluer les émigrants. Mais déjà dans la première traduction française, la baronne de Montolieu avait ajouté des passages où s'exprime l'émotion des colons face à des paysages rappelant la Suisse, ses lacs et ses montagnes. Moins expansif, le pasteur Wyss suggérait seulement un paysage insulaire reproduisant dans ses grandes unités la disposition du relief helvétique: une longue chaîne de montagne barre l'île sur toute sa côte Est. Non sans arrière pensée, la baronne a, quant à elle, donné à l'œuvre un contexte historique précis et explicite. La famille naufragée aurait quitté son pays à la suite de la révolution de 1798. D'où ce voyage sur les océans qui surprendra encore un siècle plus tard le

Dr. François Walter, Poudrière 3, 1700 Fribourg

fascétieux Alfred Jarry: pour qu'un ressortissant «d'un Etat où il n'y a point de mer» cède à la «frénésie de courir les océans», il faut qu'il ait été un «navigateur enragé» (JARRY, 1903)!

### Une pensée géographique embryonnaire

Quel intérêt la lecture du *Robinson suisse* peut-elle avoir pour un géographe? Purement fictif, le monde exotique décrit n'est que cadre nécessaire à la pédagogie familiale. Les espèces végétales et animales les plus éclectiques se côtoient, avec peu de vraisemblance scientifique. Sans quitter sa résidence bernoise, le pasteur a puisé ses renseignements dans toute une série de récits de voyages. Son environnementalisme sommaire contraste avec l'état avancé des sciences de la terre à l'époque des grands voiliers et des voyages de Cook, Bougainville et La Pérouse. Leurs expéditions précèdent l'avènement d'un «monde fini» et d'une «géographie positive, d'où le rêve et l'utopie seront impitoyablement bannis» (BROC, 1972).

Les connaissances en sciences naturelles du pasteur naufragé et de ses enfants correspondent cependant à l'engouement de l'âge classique pour une taxonomie fondée sur l'observation des caractères visibles. Curiosité, expérimentation, comparaison, telles sont les piliers de la pédagogie naturelle rêvée par Rousseau et appliquée par l'auteur. Il transpose dans le domaine insulaire son habitude de la promenade instructive, telle qu'il la pratique avec les siens dans la campagne bernoise. Grand amateur de chasse, Wyss recrée d'interminables battues où ne manquent pas les «deçons de choses». Tout apprentissage ne doit-il pas commencer par les connaissances sensibles, conformément aux modes pédagogiques du second XVIII<sup>e</sup> siècle, inspirées de Locke et de Condillac? Par ailleurs, l'espace insulaire cumule les avantages du pensionnat dont la vogue remonte à la même période. Le huis-clos permet de soustraire l'enfant au siècle corrompue. Et l'éditeur d'insister sur cette séparation absolue d'avec le monde civilisé dans son avant-propos. Comment ne pas mentionner ici l'influence de Johann Heinrich Pestalozzi, lequel a popularisé en Suisse les idées rousseauistes par la pratique et la publication?

Même si l'éditeur destine nommément son livre aux enfants qui maîtrisent les premières notions d'histoire naturelle et de géographie, cette dernière discipline n'a guère de place dans le *Robinson suisse*. La pauvreté du langage spatial contraste avec la précision des descriptions naturalistes. Les concepts manquent encore pour saisir la diversité des paysages même imaginaires. D'une manière générale, il faut attribuer ce retard de la démarche géographique à la prétention qu'à l'âge rationaliste de saisir le réel par l'intermédiaire d'une langue dépouillée et universelle, peu apte à saisir la variété et la richesse d'un paysage (CLAVAL, 1980).

Dans l'*Emile*, Rousseau avait condamné la géographie des représentations sans contact avec l'«objet»: «En quelque étude que ce puisse être, sans l'idée des choses représentées, les signes représentants ne sont rien». Le philosophe genevois range cartes et globes au magasin des accessoires et propose de donner à l'enfant l'initiative de la pratique géographique en lui faisant dessiner la carte du milieu local. La ville de résidence et la maison de campagne familiale sont selon lui les «deux premiers points de géographie».

Le père de l'auteur du *Robinson suisse*, Johann-Anton Wyss (1721-1803), un ancien boulanger, artificier et constructeur de modèles de pièces d'artillerie, avait également fabriqué des globes terrestres et des sphères armillaires. Malgré cet environnement instrumental familial, il y a dans le récit de Johann-David quelques traces seulement d'activités de mesure, certains exercices banaux d'arpentage mais pas de levés topographiques ou d'observations célestes systématiques. La version originale ne donne aucune indication géographique qui permette de situer les lieux du naufrage. Seule la postface de l'éditeur laisse à penser une localisation quelque part dans les archipels mélanésiens ou polynésiens.

Reste la carte de l'île qui accompagne l'édition originale. Très sommaire, sans indication d'échelle, elle révèle le tracé des côtes de la partie explorée et figure, au moyen de hachures, la grande chaîne de montagnes qui délimite le monde connu et les versants hostiles. Les établissements de la petite colonie s'y trouvent avec en pointillé les trajets reconnus. Seul l'espace compris entre le ruisseau des Chacals et la rivière médiane est ainsi quadrillé. Espace clos et protégé par des obstacles naturels. Il correspond à ce cercle minimum d'appropriation de l'espace qui caractérise la territorialité humaine. Ce territoire familier est désigné tout simplement par l'expression «chez nous». Au-delà se situent les «contrées inconnues», les lieux d'excursion et d'explorations, le terrain des aventures. De ces «lointains», la famille revient chargée d'expériences et de plantes utiles avant d'y retourner édifier des établissements fixes. A ce moment, toute la partie colonisée de l'île devient le «pays intérieur», séparé des régions inexplorées et montagneuses par un pont fortifié (lieu-dit Eberfurt).

La carte dont l'éditeur (Johann Rudolf) précise qu'elle a été faite à main levée par l'un des fils du pasteur, ne comprend donc que les côtes où la famille a abordé. Carte-instrument, guide pour le lecteur d'abord. Son graphisme dépouillé n'a rien de la chorographie, cette représentation à grande échelle éparpillant les données les plus hétéroclites sous une figuration concrète. Rien de la carte-image, qui s'approprie l'espace du réel, avec son parcours orienté, sa hiérarchie politique et sociale. «Donnant à voir, la carte donne à posséder» (LESTRINGANT, 1981 et MARIN, 1981). En Suisse aussi, la mode de telles constructions grandioses s'était largement répandue au point qu'un J.-B. Micheli du



Fig.1 Carte de l'île d'après l'édition originale publiée à Zurich en 1813.

## Erklärung des Titelfupfers.

### Karte zu dem Schweizerischen Robinson.

- a. S. in der Karte unten + Gegend des Brackes.
- b. Die Rettungsbucht.
- c. Zeltheim.
- d. Der Entensumpf.
- e. Der Schafalbach.
- f. Die Hav-Insel.
- g. Falkenhorst.
- h. Flamant-Sumpf.
- i. Eich-Sichelwald.
- k. Affenwald.
- l. Walbegg.
- m. Reissumpf und kleiner See.
- n. Gegenden an den Flüssen, wo Verschiedenes entdeckt worden.
- o. Kalebassenwald.
- p. Prospect-hill.
- q. Vorgebürg der getäuschten Hoffnung.
- r. Wäldchen von Kohlpalmen u. s. w.
- s. Mohrbruch.
- t. Die Klause und Ebersfurt.
- u. Die große Bucht.

Crest, offrant en 1730 sa carte de Genève à la bibliothèque de la ville croit bon de préciser que son ouvrage «serait digne d'être présenté à un Roi...». Le pouvoir royal ne s'identifie-t-il pas avec sa représentation symbolique?

La carte hybride du *Robinson suisse*, peu scientifique à nos yeux, s'inscrit mal dans la tradition des grands cartographes de l'âge classique. Libérée de l'anamorphose graphique conjointe aux stratégies de l'espace-pouvoir, elle devient significative parce qu'elle fait se rencontrer le concret observé et l'abstrait représenté.<sup>1</sup> De ce point de vue, la carte jointe par l'éditeur au livre familial appartient nettement au XIXe. Elle s'inspire peut-être de l'Atlas Meyer et Weiss, publié entre 1796 et 1805, le premier à représenter la montagne à l'aide des hachures. Même si elle demeure d'abord une science des lieux et de la position plus que de l'espace, la géographie moderne jaillit d'une telle fonctionnalisation cartographique (GUSDORF, 1969).<sup>2</sup>

### Un espace symbolique

En surimpression à l'espace donné – ce cadre naturel imaginé par le pasteur bernois –, il faut lire l'espace produit. Il résulte d'une pratique. Quittons l'espace absolu pour l'espace relatif. Mais à défaut d'un comportement spatial objectif puisque l'île est imaginaire, c'est l'espace perçu, paradigme de la géographie dite comportementale qui doit focaliser notre attention (BAILLY, BEGUIN, 1982).<sup>3</sup>

Le domaine aventureux du *Robinson suisse* est riche en connotations symboliques. Pur territoire psychologique, l'île se prête aux jeux de la subjectivité dont le XVIIIe siècle, à la suite de Rousseau, découvre qu'elle est composante du réel (PIVETEAU, 1981). Rares pourtant les passages où l'espace est saisi par l'intermédiaire d'une médiation affective. Très austère, le pasteur exprime peu ses sentiments sauf pour rendre grâce au ciel.

Les images mentales que J.-D. Wyss projette sur son environnement insulaire traduisent un mode de rapport au monde encore spécifique de l'âge classique. Ainsi, le primat de la démarche comparative dans le processus de l'observation et de la pensée rationnelle s'apparente à la recherche de l'ordre dont parle Michel Foucault (FOUCAULT, 1966). L'ordre naturel auquel devrait correspondre celui de la société humaine dépasse la simple harmonie visible pour assurer la congruence essentielle des choses. L'épisode des noms en constitue le meilleur exemple.

Les colons naufragés posent selon leurs dires «les fondements d'une géographie» de leur nouvelle patrie et attribuent des noms aux lieux de l'île: «A présent, c'est un plaisir de parler de notre pays; tout y a son nom, donné par nous, comme s'il nous appartenait». La prise de possession de l'espace insulaire revient à le nommer, c'est-à-dire à désigner son existence. C'est pourquoi, le nom attribué englobe dans un raccourci saisissant toute la diversité de la localisation. Seule l'île et les côtes échappent à cette emprise: «Nous ne toucherons pas aux côtes dans ce baptême: qui sait si

quelque illustre voyageur européen ne les a pas déjà baptisées depuis longtemps du nom de quelque grand navigateur, ou de quelque saint, et si notre île ne figure pas déjà dans des cartes géographiques?». Au-delà d'une préoccupation d'artifice purement littéraire, celui d'éviter la localisation précise, ce prétexte du «déjà nommé» est là pour renforcer la valeur attribuée au mot. Le nom est signe de l'identité de la chose nommée, réductible à aucune autre. Les noms choisis pour les établissements des colons s'inscrivent dans le système de «représentation redoublée», typique de l'épistémè classique analysée par M. Foucault.<sup>4</sup> Leur banalité même prouve qu'ils n'ont pour contenu et pour détermination uniquement ce qu'ils représentent: Baie du Salut, ruisseau des Chacals, île des Requins, Bois des Singes. Seul le nom attribué à la résidence principale, Falkenhorst, relève d'une symbolique élaborée prêtant à discussion sur le sens. L'édition française d'ailleurs beaucoup plus tributaire de la mode du sentiment et moins sensible à l'esprit rationnel qui anime l'œuvre originale, s'égare dans la traduction de certains lieux: la baronne transforme en «Ermitage», aux accents rousseauistes le «Klause» fonctionnel de l'édition allemande. Quant aux colons eux-mêmes, ils prétendent se conformer aux usages des autres peuples de la terre procédant au marquage de leur territoire. Un tel processus de diffusion par le langage de la représentation du périmètre habité est un phénomène largement investigué par les ethnologues (ROUBIN, 1976).

Le *Robinson* imaginé par Daniel Defoe utilise d'autres schémas perceptifs. A aucun moment, Robinson n'éprouve le besoin de nommer en vue d'une appropriation symbolique. Et pourtant il emploie la première personne pour exprimer son appartenance territoriale: «mon île», «chez moi», «ma maison», «mon petit royaume». L'appellation «Île du désespoir» donnée au début de son journal par le naufragé ne revient plus par la suite (DEFOE, 1719). L'île reste banalement l'île, même lorsque la colonisation se développe avec l'arrivée de nouveaux habitants dans le deuxième livre de l'œuvre. A aucun moment non plus, Defoe ne cherche à cartographier son île, alors que cette démarche est présente, on l'a vu, dans le *Robinson suisse*.

Plus que tout autre espace, une île se prête à l'élaboration théorique, à la modélisation de la mise en valeur. Déjà Etienne Bonnot de Condillac, le philosophe sensualiste théoricien du signe, expérimentait dans son grand ouvrage d'économie politique le modèle d'une peuplade colonisant une île (CONDILLAC, 1776). Le pasteur Wyss ne l'a probablement pas consulté. Néanmoins, c'est dans une perspective voisine qu'il faut lire son schéma de mise en valeur de l'espace insulaire. Traduction de ses propres fantasmes? Mieux, son approche obéit aux normes de psychosociologie spatiale des lettrés bernois de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Nonobstant les invraisemblances techniques, la construction d'une demeure circulaire dans les fron-

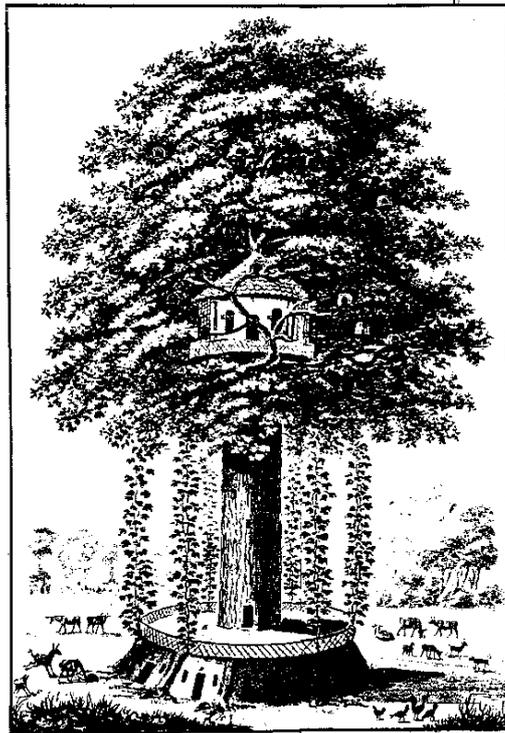


Fig. 2 Falkenhorst, la résidence d'été. Dessin de Johann Emanuel Wyss. (Photo tirée de Bettina Hürlimann: Europäische Kinderbücher in drei Jahrhunderten. Zürich, Atlantis-Verlag, 1963.)

daisons d'un arbre colossal rappelle le panoptique de J. Bentham. Plantée au milieu du domaine, cette étrange construction assure la sécurité de la famille et permet un contrôle étroit de l'espace colonisé grâce à une galerie circulaire. Par la suite, les colons s'aménagent une demeure d'hiver, des pavillons d'été, des métairies, selon un ordre dispersé conforme à la pensée économique pré-libérale qui inspire fortement le patriciat éclairé bernois. D'une résidence à l'autre, ils tracent des allées géométriques de châtaigniers, noyers, cerisiers et même une sorte de jardin à la française avec des haies taillées et des arbres délicats (citronnier, pistachier, oranger, amandier, limonier), plantés en quinconce, protégé par des bastions comme les villes closes de l'âge baroque. Notre pasteur change donc d'échelle. De la vision d'ensemble, il passe au pittoresque, entrant de plain-pied dans le débat en vogue à la fin du XVIIIe siècle entre Nature et Géométrie. Le jardin à la française est fort décrié par les partisans du goût naturel qui rejettent aussi le jardin à l'anglaise comme excès contraire. A la suite de Rousseau qui, dans *La Nouvelle Héloïse*, affirme que la nature «étaie ses charmes les plus touchants» dans les îles désertes, se développe une nouvelle esthétique du paysage. Le marquis René-Louis de Girardin, grand admirateur du citoyen de Genève, illustre un nouvel art de composer les paysages (GIRARDIN, 1777). Celui qu'imagine l'auteur du *Robinson suisse* applique sans le savoir les thèses girardiennes de «liaison et de connexité parfaite avec le pays extérieur», en évitant les séparations apparentes lorsqu'il s'agit de marquer le passage du jardin à la campagne environnante. Mais ne nous y trompons pas, l'objectif de tels aménagements est plus banalement défensif: noyer les installations humaines dans une nature indifférenciée. Sans doute le pasteur cède-t-il aussi à la tentation de reproduire le schéma éternel de la campagne arcadienne, ce mythe du bonheur

pastoral. Mais surtout, malgré Rousseau et son code perceptif bourgeois, la famille Wyss ne peut que recopier la vision spatiale du patriciat bernois, lequel s'inspire souvent béatement d'une certaine aristocratie française.

Cherchons donc en définitive dans le *Robinson suisse* un modèle social plutôt qu'esthétique. Les colons se proclament «rois» de leur domaine, avoué sans fard de la réalité du régime oligarchique d'Ancien Régime, dont Berne est l'exemple achevé. Au sein des classes dirigeantes, la résidence campagnarde, comme la maison de maître, connaît un engouement nouveau aux XVIIe-XVIIIe siècles. Les grandes familles de l'oligarchie urbaine aiment à résider sur leurs terres durant l'été. Le semis de ces demeures seigneuriales s'organise en zones concentriques autour des capitales. Jardin à la française et allée d'arbres renforcent la vision perspective: ils sont l'expression d'un code visuel qui se superpose à l'espace habituel des chemins de dévestiture et des fins de pie de l'assolement triennal.<sup>6</sup> Symbole de pouvoir, la verticalité de l'arbre, symbole de soumission l'allée horizontale marquent les rapports sociaux de maîtres à sujets (LEFEBVRE, 1974). La présence physique des seigneurs dans les campagnes a d'ailleurs des répercussions politiques importantes. Elle contribue à expliquer la résistance de masses paysannes, bien encadrées, envers les idées d'émancipation que diffusaient les envahisseurs français de 1798. Tout jeune encore, Johann Rudolf Wyss, l'éditeur du *Robinson*, participa à la lutte contre les armées révolutionnaires avant d'assister, impuissant et humilié, à l'entrée des Français à Berne. Le discours sur l'espace n'est jamais neutre. Un livre destiné à la jeunesse véhicule sous une forme idéologique asexuée une vision, moins anodine qu'il n'en paraît au premier abord, de l'éducation et de la société. C'est ce qu'à voulu montrer notre lecture de l'espace insulaire du *Robinson suisse*.

## Notes

<sup>1</sup> Variante contemporaine de la vieille géographie politique, l'analyse des rapports entre l'espace et le pouvoir met en évidence l'enjeu spatial des mécanismes d'autorité. Les cartes, plans et autres vues cavalières des XVIIe-XVIIIe siècles, peuvent également s'interpréter en termes de pouvoir. Il y a souvent identification délibérée entre le territoire représenté et le pouvoir du monarque. La carte en est le substitut. D'où une certaine liberté du cartographe par rapport à la réalité observée, afin de mieux correspondre à son projet d'illustration politique, d'association du pouvoir et du lieu. Cette manipulation entraîne des déformations optiques ou anamorphose. Les topographies ou chorographies anciennes en sont le meilleur exemple.

<sup>2</sup> La géographie scientifique moderne n'apparaît guère avant les années 1870. Les progrès de la technique cartographique viennent donc avant. Le parti pris d'abstraire, nécessaire à l'élaboration d'une carte, s'inscrit dans le vaste mouvement d'émergence du fonctionnel. Tout élément de la surface

terrestre, tout concept géographique, un instrument même comme la carte, se définissent désormais par leur fonction dans l'espace ou dans la connaissance qu'on s'en fait. Le besoin prime sur le désir. Auparavant, tout était dans la représentation, dans la similitude de la chose avec son image. Symbole plutôt que fonction.

<sup>3</sup> La géographie comportementale ou behavioriste met en évidence les conceptions et les attitudes de l'individu subjectif face à l'espace. Elle analyse les perceptions, les territoires psychologiques, la charge affective des lieux.

<sup>4</sup> Par épistémé classique, on désigne, au sens large, le type de connaissance scientifique propre aux XVIIe-XVIIIe siècles.

<sup>5</sup> Le mot pie, anciennement utilisé en Suisse romande, désigne une sole, soit une division du finage, dans le cadre de l'assolement triennal. Souvent, une pie comprend plusieurs fins, d'où l'expression fins de pie. Cela signifie que les soles ne sont pas d'un seul tenant.

## Bibliographie

- BAILLY, A. et BEGUIN, H. (1982): Introduction à la géographie humaine. Paris, Masson.
- BROC, N. (1972): La géographie des philosophes. Géographes et voyageurs français au XVIII<sup>e</sup> siècle. Thèse, Lille.
- CAMPE, J.H. (1788): Le nouveau Robinson pour servir à l'amusement et à l'instruction des enfants par Mr. Campé, allemand et français à l'usage des deux nations. Fribourg.
- CLAVAL, P. (1980): Les mythes fondateurs des sciences sociales. Paris, PUF.
- CONDILLAC (1776): Le commerce et le gouvernement considérés relativement l'un à l'autre. Amsterdam.
- DEFOE (1719): Vie et aventures de Robinson Crusé. Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1959.
- FOUCAULT, M. (1966): Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines. Paris, Gallimard.
- GIRARDIN, R.-L. de (1777): De la composition des paysages ou des moyens d'embellir la Nature autour des habitations en joignant l'agréable à l'utile. Genève (réédition Paris, Champ Urbain, 1979).
- GUSDORF, G. (1969): La révolution galiléenne. T. 1. Paris, Payot.
- ISCHER, R. (1912): Johann Rudolf Wyss, der Jüngere (1781-1830): Neujahrs-Blatt der Literarischen Gesellschaft Bern auf das Jahr 1912.
- JARRY, A. (1903): cité dans Le(s) Robinson de Nodier. Oleyres, 1981.
- LEFEBVRE, H. (1974): La production de l'espace. Paris, Anthropos.
- LESTRINGANT, F. (1981): in Arts et Légendes d'Espaces. Figures du voyage et rhétoriques du monde. Paris, Presses de l'École normale supérieure.
- MARIN, L. (1981): Le portrait du roi. Paris, Minuit.
- MONTOLIEU (1814): Le Robinson suisse ou journal d'un père de famille naufragé avec ses enfants. Traduit de l'allemand de M. Wyss, par Mme de Montolieu. Paris.
- NODIER (1845): Le Robinson suisse traduit de l'allemand de Wyss par Mme Elise Voiart. Précédé d'une introduction de M. Charles Nodier. Paris.
- PIVETEAU, J.-L. (1981): La perception de l'espace en Suisse au XVIII<sup>e</sup> siècle: J.-J. Rousseau, in Bulletin de l'Association de géographes français 58 (1981), No 479-480.
- ROUBIN, L. A. (1976): Approche ethnologique au déchiffrement de systèmes toponymiques méditerranéens, in Pratiques et représentations de l'espace dans les communautés méditerranéennes, Paris, CNRS.
- ROUSSEAU (1762): Emile ou de l'éducation. Paris, Garnier, 1964.
- WYSS (1812): Der Schweizerische Robinson, oder der Schiffbrüchige Schweizer Prediger und seine Familie. Herausgegeben von Joh. Rudolf Wyss. Zürich, Orell, Füssli und Compagnie, 1812-1813.